

CATHERINE GUILLEBAUD

**DERNIÈRE
CARESSE**

récit

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

AMANTS, Seuil, 2002 et «Points», n° P 1107.

ELLE EST PARTIE, Seuil, 2003 et «Points», n° P 1199.

LA FILLE DU BAR, Seuil, 2004. Prix CinéRoman Carte noire 2005.

LES SOULIERS LILAS, Seuil, 2006.

DERNIÈRE CARESSE

CATHERINE GUILLEBAUD

DERNIÈRE CARESSE

récit

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2009.*

*Peut-on dédier un livre à un chien?
demanda-t-elle. Non, lui dit-on. Alors
ce livre n'est pour personne.*

Les bêtes auraient-elles moins peur
parce qu'elles vivent sans la parole?

ELIAS CANETTI
Le territoire de l'Homme

C'est bientôt la fin. Je le sais, je le sens. C'est bizarre cette impression d'être tout à coup averti, comme prévenu secrètement, que le temps a fait son temps. Depuis plusieurs mois, déjà, les douleurs me vrillent. Rien n'est simple. Se lever, se coucher, et même rester immobile, le regard perdu dans le vague, en haut du mur du parc, à cette place que j'aime particulièrement et qui me permet d'embrasser d'un seul coup d'œil l'étendue du domaine, mon domaine, le mien. Oui, même immobile, ma carcasse me torture. C'est comme ça. Je termine ma vie sans encombre majeur. Pas de pourrissement intérieur, pas de plaie ouverte, pas de désordre physiologique. Non, l'aspect général peut faire illusion. C'est de sécheresse et de rouille que je meurs. C'est plus discret, mais ça fait mal. Enfin, quand je dis pas de désordre intérieur, je dois quand même avouer que, depuis quelque temps, je m'oublie un peu. Oui, je sais,

le terme s'oublier est vague, mais je tiens au flou artistique. Depuis deux ou trois semaines, c'est la sensation de baigner dans une mare qui me tire du sommeil. Je me lève très vite, enfin le plus vite que je peux, et je compte sur l'air ambiant pour sécher ma couche de vieux. Pour l'instant, la dissimulation marche à merveille. Elle n'a rien vu. Mais jusqu'à quand? Cela me tourmente. Non seulement je n'ose imaginer l'humiliation que cette découverte me fera subir, mais quelque chose me dit que, débusquée, cette incontinence sonnera l'heure de la fin. Vieux, passe encore, mais vieux pisseux! Je n'ai pas besoin de vous faire un dessin. Son amour pour moi est immense, je le sais, mais il y a des limites. Je ne veux pas trop penser à ça. À chaque jour suffit sa peine, et aujourd'hui il fait beau.

Le réveil n'a pas été trop dur et le soleil encore un peu hésitant me pousse dehors. Programme de la matinée : petit tour de parc, quand je dis petit, comprenez qu'il existe deux versions de cette balade matinale ; la version longue, optimiste, que j'appelle le grand tour, et qui se décompose comme suit : traversée de la pelouse devant la maison, descente des escaliers, le plus souvent par la volée de gauche. Je ne sais pas pourquoi, mais je n'aime pas le côté droit. Déserté, il n'existe plus pour moi et lorsque, par hasard, je l'emprunte, pensant à autre

chose, j'éprouve toujours un sentiment de malaise, proche de la peur. Pourtant, il est en tout point identique à celui de gauche. Même nombre de marches, même palier de pierre à mi-course. Mais c'est ainsi. Une fois l'escalier avalé, je dis avalé car je mets un point d'honneur à le dévaler, je passe assez vite la première prairie, celle qui conduit à la charmille. Je n'y pénètre pas pour autant : trop d'ombre, trop de feuilles mortes, même en été. Je contourne ce couloir végétal par la gauche, encore la gauche, filant jusqu'au bout. Ce n'est pas difficile, je n'ai qu'à suivre la trace bien réelle qu'y laissent mes courses depuis si longtemps. Un vrai sentier de randonnée, petite saignée de terre dure paraphant l'exact alignement des charmes centenaires. Elle dit souvent en parlant de moi et à qui veut l'entendre, le parc est à lui, la preuve, partout ces chemins qui témoignent de sa présence. J'aime quand Elle parle ainsi. J'écoute d'une oreille, et je fonds de bonheur. Par là, Elle reconnaît enfin ma vraie place dans cette maison. Alors j'oublie tout : tout, c'est-à-dire l'absence, ses absences, de plus en plus fréquentes il est vrai, et même ses infidélités. Oui, vous avez bien entendu, ses infidélités. Car il y en eut. Combien de fois ai-je dû composer avec d'autres, céder un peu de terrain, partager, en un mot, son amour et ses attentions ? Mais j'y reviendrai, nous n'en sommes pas là.

Au bout de la charmille, je longe cette fois ce qu'on appelle la grande prairie et prends le chemin en pente vers le champ du bas. Ce chemin est un miracle de chemin. Bordé d'un côté par un bois de buis, il surplombe une dénivellation couverte de mousse qui lui donne un air romantique. Toujours à l'ombre puisqu'en plein bois, il sent bon ; la noisette, je ne sais pas, mais le lapin, sûrement. Je sais des terriers dissimulés. J'y vais quelquefois. Pour voir. Seulement pour voir. Je ne peux me défaire de ma lignée de chasseurs. Des générations d'ancêtres traquant le gibier, levant des pistes, battant, des heures durant, la campagne brumeuse et affolée. Tout cela s'est arrêté net avec moi. Autant le dire : je suis contre la chasse. Je déteste l'idée de courir derrière un animal. Courir, oui ! mais la truffe au vent, le corps telle une flèche, pour la beauté du geste, la liberté entrevue. Je déteste les chasseurs, les camionnettes grillagées, les coups de trompe et les aboiements hystériques. L'odeur du cuir, les gibecières, la poudre qui tache les doigts, et cette camaraderie forcée qui unit les hommes dans une odeur de sang, très peu pour moi. Alors, les trous de lapins, je sais qu'ils sont là, j'y fais un tour parfois, mais pas question d'autre chose. Je suis pour la cohabitation tranquille des espèces, une sorte d'idée de paradis terrestre où chacun aurait sa place, du ver de terre au bipède.

Ou du chien au chat, ce qui réduit le point de vue, mais rend compte avec précision de ce que j'ai dû prendre sur moi pour accepter avec philosophie de ne pas régner en maître dans son cœur à Elle. Le champ du bas est, de loin, le plus bel endroit du parc. De loin parce qu'il est vraiment loin et que mes visites s'y font de plus en plus rares. C'est une clairière oubliée de tous, grande flaque d'herbes sauvages et de menthe mêlées dont les vaguelettes meurent en douceur sous les frondaisons qui l'entourent. Le chasseur de la méchante reine aurait pu, de guerre lasse, y trouver la biche dont le cœur remplaça de justesse celui de Blanche-Neige. C'est un lieu de conte, et je suis toujours étonné de ne pas y croiser quelque licorne ou un lapin portant une montre à gousset. Ceux du bois de buis, je le sais, n'en ont pas. À la grande époque, celle de ma jeunesse et de mes rêves intacts, j'en faisais le tour, à petites foulées, prenant bien soin de ne pas me blesser les pattes aux ronces qui, je dois l'avouer, sont le seul défaut de ce lieu enchanteur. Lorsque tout est inspecté — j'ai plusieurs vieilles cachettes dans le coin — je remonte par le chemin, triste et vaguement content de quitter ce bout du monde. Le champ du bas appartient à ces lieux à part, ou plutôt à côté, espaces étranges à l'air raréfié, au silence inquiétant, à la lumière surnaturelle. Quelque chose vous y attire irrésistiblement et

autre chose vous en éloigne fermement. Il se peut d'ailleurs que ce soit la même chose. Je n'ai jamais creusé la question car je déteste ce qui résiste à la rationalité. Mais j'aime savoir qu'il y a quelque part un ailleurs possible.

Cela me rappelle un cauchemar récent dont je me suis réveillé aussi apeuré que si j'avais vu le diable. Nous étions, Elle et moi, partis pour une promenade. Celles que j'aime, nos promenades seul à seul, lorsque nous nous échappons tous deux de la maison, laissant derrière nous ce qui fait notre vie, Elle, ceux qui l'entourent, moi, ma panière et ma gamelle, et que nous cheminons côte à côte, sans qu'Elle parle, seulement côte à côte, avec quelquefois, de sa part, un petit geste d'encouragement, une caresse ébauchée que je fais mine d'ignorer, mais qui m'électrise. Une fois arrivés tous les deux au champ du bas, j'avais filé devant pour suivre une odeur qui passait ou peut-être un insecte. Le temps de cesser ma course folle, je la vis disparaître et reprendre le chemin sans m'attendre. Impossible de la suivre. Je restais figé, mes pattes lourdes semblaient s'enfoncer dans la terre meuble. Quant à aboyer pour lui rappeler ma présence, impossible. Rien ne sortait. Ce fut horrible. Le lieu enchanteur se transformait en territoire maléfique. Elle s'éloignait et m'oubliait. Pour de bon.

Une fois le chemin remonté dans l'autre sens et enfin retrouvée la lumière des prairies du haut, il n'y a plus qu'à refaire le trajet inverse et regagner la maison. C'est la version longue. Mais, comme je l'ai dit, j'ai revu à la baisse mes habitudes de propriétaire. Je me contente maintenant de la version raccourcie, pelouse, escaliers, charmille. Je ne sais combien de temps encore cela pourra durer. L'autre jour, j'ai glissé dans les escaliers et me suis retrouvé sur le dos, ce qui m'a arraché une plainte de vieillard. Heureusement, personne n'était là pour pointer ma défaillance. Enfin si, quelqu'un était là. Opium se prélassait sur le mur, en tenue de camouflage, pelage sur pierre, gris sur gris confondus. Beau joueur, il a à peine remué la tête. Il a seulement et, dans un souci de pudeur, j'en suis sûr, détourné les yeux sans miauler. Il faut dire que nous sommes amis de longue date. Jeunes, nous avons ensemble descendu les marches de notre courte vie. Je ne crois pas vraiment à ces histoires de multiplicateur par sept au bout de la deuxième année d'existence. Rien ne m'excède plus que ces calculs d'apothicaires qu'Elle fait avec sérieux quand on lui demande mon âge, ce qui, soit dit en passant, est d'une grande inconvenance! Le nombre avancé l'autre jour m'a hérissé le poil (l'image est bien plus qu'une image!). Il avoisinait les quatre-vingt-douze! Ça vous détruit,

ça, quatre-vingt-douze ! Pourquoi ne pas en rester sobrement aux quatorze années réelles ?

À plus forte raison lorsque j'intercepte le regard dont l'indélicat me gratifie quand le nombre fatidique, prononcé à dessein dans un traître murmure, parvient à son oreille. Oh, le vieux chien ! Vieux chien, vieux chien... C'est vite dit. Mais pas mal vu, évidemment.

Nous partageons avec Opium cette épithète qui nous range dans une catégorie à part. Nous sommes le *vieux* chien et le *vieux* chat. Comprenez, nous sommes inatteignables. Nous avons tout vu, nous savons tout. Ah, nous en avons vu passer, des locataires fugitifs ! Opium ne compte plus les chats qui croyaient tout bouffer, y compris nous. Et puis quoi encore ! Ils se sont perdus, ne sont pas revenus, se sont fait écraser sur la route ou, pire, ont trouvé ailleurs une autre gamelle, un autre rebord de fenêtre. Les chats sont si ingrats ! De mon côté, ce furent des chiennes, l'une après l'autre, évidemment — quoique, plusieurs années de suite, j'aie vécu avec deux compagnes à la fois, très différentes par la race, la taille, la couleur et le tempérament. Mais cela est une autre histoire. Je vous en parlerai plus tard, sinon, je vais perdre le fil. Ces chiennes étaient chaque fois, et par une étrange lubie qu'Elle avait de m'apparier, investies du rôle de conjointe, oui, d'épouse quoi !

D'épouse, vous avez bien entendu ! J'en eus deux. Celle qui compta vraiment s'appelait Elsa, était setter comme moi, mais d'une île rebelle et plus à l'ouest, alors que ma lignée, mes taches bicolores et mon éducation viennent de Grande-Bretagne. Une mer nous séparait. Je l'aimais. Moins qu'Elle, bien sûr, ou plutôt d'un amour différent. J'aimais la savoir à mes côtés, toujours prête à adopter cette attitude de soumission qu'elle m'opposait avec douceur. J'aimais qu'elle m'abandonne ses carcasses de poulet ou autres reliefs intéressants qu'Elle nous apportait et partageait dans un souci d'équité, souci qui n'avait plus cours dès qu'Elle rentrait dans la cuisine pour y poursuivre sa tâche. Alors, je n'avais même pas à montrer un début de canine, non, la babine à peine relevée suffisait à rétablir le dur mais définitif principe hiérarchique : une meute, un chef, un chef de meute. C'était simple et sans appel. Inscrite au plus profond de son cerveau reptilien, cette réalité la clouait sur place et l'incitait à abandonner sans histoires sa part de douceur faisandée. Cela ne nous empêchait pas de partager nos jeux, nos siestes à l'ombre, et bien d'autres choses encore.

Elle a disparu un jour de juin, il y a quatre ans, par un phénomène que je ne m'explique pas tout à fait, mais qu'une sourde prudence m'incite à ne pas approfondir. Elle monta, ou plutôt Elle

la porta dans la voiture, la déposa sur une couverture prévue à cet effet sur la banquette arrière et démarra sans même me gratifier d'un regard ni du sempiternel sois sage, attends-moi, je reviens. Non, Elle ne dit rien, ni à moi ni aux autres, chats ou chienne, qui s'étaient bizarrement regroupés à l'endroit où l'on gare les voitures, mais à une distance raisonnable, comme embusqués, craignant sans doute d'avoir à monter eux aussi dans le véhicule qui disparut au bout de l'allée. Un détail cependant m'avait frappé et, pour tout dire, sonné. Portant délicatement mais avec effort Elsa, qui, tout de même et malgré un amaigrissement qui s'était accéléré les derniers temps, pesait son poids, Elle pleurait. Oui, Elle pleurait, et j'en avais déduit que ce n'était sûrement pas une promenade de santé qu'Elle lui proposait de faire, mais bien un voyage qui parlait de définitif.

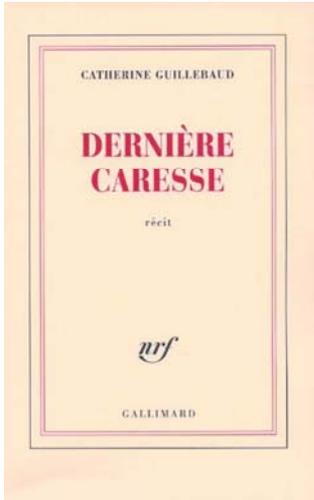
Le retour de l'automobile me surprit dans une sieste oublieuse commencée sous le tilleul et il était bien différent du départ en deux points essentiels : Elle descendit de la voiture et m'appela aussitôt, mais d'une voix si lasse et si étrange que j'eus presque peur de lui obéir. Je le fis pourtant, je lui obéissais toujours, et ce fut avec une sorte de timidité maladroite que je laissai ses deux bras enserrer mon cou, son nez dans mes oreilles, son souffle tout près de ma truffe ; j'étouffais un peu, il faut

toujours fait ? Pour Elle, je passai donc encore une nuit.

Elle monta la dernière, bien après les autres. Elle me laissa dans la cuisine non sans avoir essayé, une fois encore, de me faire absorber un bout de gâteau. J'avais ouvert les yeux, et lorsqu'Elle se leva pour quitter la pièce, Elle me dit d'une voix neutre : À demain le chien. À demain ! Il y aurait donc un lendemain, Elle l'avait dit. Elle me l'avait demandé. Puis Elle avait éteint la lumière, et le noir m'avait enveloppé.

J'ai dormi, probablement. D'un sommeil si profond que je n'ai pas entendu le brouhaha vite contenu autour de moi. La porte avait dû s'ouvrir et quelqu'un était entré. Opium n'était plus là. Il n'y avait qu'Elle, me tenant fermement, comme si Elle voulait me soulever et m'emporter ailleurs. C'était bon de sentir son corps penché sur moi. C'était comme une dernière caresse.

Je n'ai pas vu Blouse blanche, je n'ai pas vu l'aiguille, pas senti. Rien. Rien qu'un peu de chaleur qui m'a traversé. Et l'étreinte de ses bras s'est évanouie.



Dernière caresse Catherine Guillebaud

Cette édition électronique du livre *Dernière caresse*
de *Catherine Guillebaud*
a été réalisée le 28/10/2009 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer le 4 avril 2009 (ISBN : 9782070125302)
Code Sodis : N32140 - ISBN : 9792070285050